

*Béatrice Vicaire - Proposition de traduction*  
*Drame en un acte, « La mort d'un porc talentueux », de Roman Sikora*

Cette pièce, ou ce « monodrame » (ou tout ce qu'il peut par ailleurs être), est dédiée à mon cher et estimé Jaroslav Tuček à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. Lui seul a le premier le droit de l'interpréter au théâtre *Polaire*, le théâtre *Polárka*, ou en tout autre lieu qui lui conviendra. Cette pièce lui est également dédiée parce qu'au cours de sa vie, il sut consacrer toute son énergie, ou maintenir en vie - voire les deux (ce que peu de gens savent), trois théâtres. Nommé à la tête du *Théâtre sur une ficelle*, qu'il eut jadis à diriger en des circonstances défavorables, et qui lui étaient tout aussi défavorables, il fonda également - ce qui ne fut d'ailleurs pas chose facile - le *Studio Marta* et le théâtre *Polárka*. Et nulle part non plus ce ne lui fut chose facile parce que créer à la sueur de son front de toutes pièces, et maintenir en vie quelque chose d'aussi absurde que peut l'être un théâtre n'est jamais chose aisée. Le diable seul sait comment il y est arrivé mais il n'en demeure pas moins vrai que cette prouesse est indéniablement admirable.

Et si ce n'est pas lui qui joue le premier ce rôle, cette pièce qui est mienne, quoique peut-être problématique, et écrite en son hommage, en tant que directeur et acteur, ne sera jamais jouée !!!

L'auteur

\*\*

Ah, cette attente.... Comme le temps file. Et si c'était au moins pour quelque chose d'agréable ! Mais c'est pas du tout le cas. Quelque chose d'agréable dont un cochon comme moi pourrait se réjouir... Mais de choses peu agréables, peu reconfortantes, peu joyeuses, une personne peut-elle vraiment se réjouir. Evidemment, quand on attend quelque chose d'agréable, le temps passe comme un cochon qu'on mènerait à l'abattoir. Y'a que les choses désagréables qui arrivent au galop. Qui piquent un sprint incroyablement rapide. Les secondes ne sont plus des secondes complètes mais des demi-secondes. Peut-être même des quarts de seconde. Et même avec les minutes, ça ne marche pas vraiment parce qu'elles aussi deviennent des quarts de minute et les heures, des quarts d'heure. Et alors là on ne pense plus qu'à ça. Qu'est-ce qui va se passer quand ça va se passer ? Et comment ça sera ensuite ? D'où viens-je ? Où vais-je ? Ça alors, mais je sais bien moi ce qui va se passer à ce moment-là. C'est pas la première fois que je l'ai vu. Mais pourquoi ? Quel sens tout cela a-t-il ? En quoi l'ai-je mérité ? C'est cette réponse-là que je cherche maintenant. J'ai pourtant été un si bon petit cochon, toute ma vie. Est-ce qu'il y a quelque chose après ? Après, quand j'arrêterai de marcher ? Quand je serai arrivé là où je vais ?...

\*\*

Je vous dirai, mes chers enfants, qu'être un cochon n'est pas chose mauvaise. J'ai eu une très belle enfance. On ne nous laissait pas trop aller dehors mais nous nous sentions en sécurité auprès de maman. Mais pourquoi auraient-ils dû nous laisser sortir ? De notre petit coin. De la porcherie ? Combien de fois maman nous a-t-elle d'ailleurs dit que dehors, le monde est méchant et qu'il faut bien mieux rester enfermés et prendre joliment du poids. Et puis ces si bonnes petites choses. Comme nous nous en régaliions ! De l'eau de vaisselle. Des patates à moitié pourries. Des restes de plat, de restaurants d'entreprise. Des farines à base d'os de viande. Nous poussions comme des champignons...

Et un jour j'ai découvert une chose époustouflante. Que je n'étais pas un cochon ordinaire. Pas un cochon comme ça, comme un autre, un cochon qui ne fait que grossir et se vautrer dans la boue, qui engraisse et se sent drôlement bien. Je me suis découvert un don. Un talent. Et avec lui aussi une ambition pas si mince que ça. Tout à coup j'ai réalisé qu'un petit coin n'était rien pour moi. Que le lieu qui m'appartenait, c'était le monde du dehors. Un grand, un beau, un monde immense hors de la porcherie chaude et légèrement puante. Le monde au lieu d'une porcherie.

Et un jour, voilà que le gars qui nous distribuait nos bonnes petites choses s'est mis soudain à siffloter. Comme ça, sans façon. Et moi je me suis aussi soudain dit que je pourrais

en faire autant. Ces bruits m'ensorcelaient, me fascinaient et voilà t'y pas que se mirent à se déverser tout seuls de mon petit groin les douces tonalités de cette mélodie (il se met à grogner la mélodie de l'Ode à la Joie). Le gars a failli en crever quand il a entendu ça. Il m'a regardé comme s'il voyait une apparition. Mais après il a commencé à rire grassement et il s'est tiré. Bon, et bien quoi ? Cette fois-là j'avais quand même pas décroché la lune. Mais mon talent était découvert. Et je savais qu'un jour, il s'imposerait. Que quelqu'un, un jour, le remarquerait et que ma vie de petit cochon insignifiant, modeste et discrète, changerait du tout au tout. Et de ça, j'étais sûr.

\*\*

- Où nous emmène-t-on ? m'a demandé un jour mon frère Pèpa<sup>1</sup>. Le pauvre est maintenant en chemin vers le Bon Dieu.
- Je sais pas, j'ai répondu car je n'en savais effectivement rien. Mais on avait l'impression d'aller vers le vaste monde puisque le matin on nous avait chassés de notre petit coin et entassés dans un camion. Nous qui étions déjà tous si bien joliment serrés les uns contre les autres dans notre petit coin, mais alors là, dans le camion... C'est que nous avons bien grossi. Pourtant, je sentais que c'était sans doute le moment qui déciderait du reste, de mon avenir. Quelle qu'en soit la destination. Le moment décisif ; le moment de rupture ; le moment de transformation. Et cette circonstance, cette grande circonstance, ne devait pas être gâchée. Mais s'accrocher à ses basques ou, comme nous les porcs disons encore, s'agripper à son groin. Et ne plus LA lâcher.

Et nous sommes arrivés ici. A l'abattoir. Mais moi, à ce moment-là, je ne savais pas ce qu'était qu'un abattoir. J'avais pas encore trop d'expérience avec le vaste monde. Pèpa lui, quand on nous poussait ce jour-là tous les uns après les autres dans les ruelles étroites, a grogné quelques mots comme quoi il avait un drôle de pressentiment. Mais moi, j'avais le mien de pressentiment. Devant moi se dressait déjà clairement, à larges traits, l'image d'une grande carrière artistique.

Ce jour-là, j'ai alors solidement planté mes onglons dans le sol et me suis mis à chanter à tue-tête. Joyeusement. Vigoureusement, comme il est de coutume dans le grand art. Et ce fut un cri qui jaillit directement de mon petit cœur, de mon tout petit cœur de porc insignifiant qui était sur le point, ce dont je me suis rendu compte plus tard, de ne bientôt plus battre, et je me suis alors campé sur mes pattes et j'ai chanté à tue-tête. (Grogne à nouveau la même song-ritournelle) Et c'était un cri à la vie, à la liberté, un cri pour les droits insignifiants des cochons, que personne ne respecte. Et dans ce cri se déversa subitement une immense volonté de vivre ainsi que tout mon talent et toute ma passion, tout ce que je n'avais pu encore jusque-là et que je n'avais sans doute d'ailleurs pas même su exprimer.

---

<sup>1</sup> Pèpa, surnom tchèque usuel. Pour les prénoms français, voir <http://www.journaldesfemmes.com/prenoms/> (consulté le 18.5.11) ; en 2009, le prénom masculin français le plus fréquemment donné est Lucas ; Joseph occupe la 149<sup>e</sup> place.